

Littérature

Simone de Beauvoir enfin dans la Pléiade

À l'origine de la publication des œuvres autobiographiques dans la prestigieuse collection, sa fille adoptive, Sylvie Le Bon de Beauvoir, se souvient de leurs vingt-six ans d'intimité

Pascale Frey Paris

La ressemblance est troublante: même débit saccadé, même chignon, même vivacité. Sylvie Le Bon de Beauvoir se trouve à l'origine de la publication des œuvres autobiographiques de Simone de Beauvoir dans la Pléiade. Elle se souvient de celle qui fut de tous les combats et l'inoubliable auteure de cette sentence qui a fait le tour du monde: «On ne naît pas femme, on le devient.»

Comment êtes-vous entrée dans la vie de Simone de Beauvoir?

J'étais une admiratrice de son œuvre. Je lui ai écrit pour lui dire ce qu'elle représentait pour moi. C'était en 1960, j'avais 19 ans... Elle m'a répondu et donné rendez-vous chez elle. À la fin de cette première rencontre, alors que j'étais sur le point d'entrer à l'École normale supérieure, elle m'a demandé de lui donner de mes nouvelles.

Êtes-vous devenues amies immédiatement?

Nous avons vite constaté nos affinités profondes. Elle m'invitait le soir, au cinéma ou à dîner. Puis nous avons commencé à voyager ensemble... Je n'ai rencontré Sartre qu'un peu plus tard, en 1965. Le «Castor» avait eu un accident de voiture, et c'est Sartre qui m'a ouvert la porte. Il était gentil, drôle, très amical. Chaque été, Simone de Beauvoir et moi faisons un grand voyage en Europe ou ailleurs, puis nous rejoignons Sartre à Rome pour un séjour d'un mois.

Vous l'appeliez «Castor»?

Oui, comme tous ses proches. Ce surnom lui venait de son ami Maheu qui, alors qu'ils étaient étudiants, avait écrit sur son cahier: Beauvoir = Beaver = Castor (en anglais). Et il avait ajouté: «Les castors vont en bande, ils ont l'esprit constructeur.»

N'est-ce pas un peu étouffant de côtoyer de telles personnalités?

Au contraire, cela m'a énormément aidée, du seul fait de l'admiration que je lui portais.



Sylvie Le Bon de Beauvoir est la fille adoptive de Simone de Beauvoir et la gestionnaire de l'œuvre de l'écrivaine. Elle est à l'origine de la publication de ses Mémoires dans La Pléiade.

MIGUEL MEDINA

autobiographique que pour ses romans. Qu'en pensez-vous?

Je n'en suis pas certaine. Elle a d'abord été romancière, et c'est un roman, «L'invitée», qui l'a révélée comme écrivain en 1943, puis en 1954 «Les Mandarins» ont remporté le Prix Goncourt. C'est seulement après cela qu'elle est revenue au projet autobiographique qui la hantait depuis longtemps. Avec les «Mémoires d'une jeune fille rangée», elle a voulu ressusciter son enfance et son adolescence, en particulier sa grande amie Zaza, morte à 20 ans alors qu'ensemble elles luttaient pour devenir elles-mêmes. Elle pensait s'arrêter là, mais elle n'a pas pu, car ce livre laissait ouvertes trop de questions: elle s'était libérée, certes, mais qu'avait-elle fait de cette liberté? Elle a donc poursuivi le récit de son «entreprise de vivre», c'est-à-dire à la fois de sa poursuite du bonheur, de son expérience d'écrivain et de ses engagements avec «La force de l'âge», «La force des choses» et «Tout compte fait». Le récit «Une mort très douce» se rattache à ce cycle. Ensuite, elle est revenue au roman.

Que représente Simone de Beauvoir aujourd'hui?

Elle reste très présente à la fois comme écrivain et comme personne. Que ce soit pour ses œuvres littéraires ou ses essais comme «Le deuxième sexe». Pour elle, chacun de nous doit s'efforcer d'inventer sa vie, de la prendre en main en luttant contre les aliénations qui nous guettent. Aujourd'hui je reçois toujours des témoignages du monde entier.

Y a-t-il encore des inédits?

Oui. Il y a de nombreuses correspondances - dont celle avec moi. Mais ces lettres qu'elle m'a adressées, je n'ai pas envie de les publier, elles sont encore mon bien propre. Il y a ses romans de jeunesse. Et enfin un journal considérable, dont elle s'est aidée pour ses mémoires, mais qui reste inédit.

«Mémoires», Simone de Beauvoir, deux volumes, Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard)

«Album Simone de Beauvoir», Sylvie Le Bon de Beauvoir (Gallimard)

J'étais alors bloquée par des problèmes avec mes parents, en révolte, et elle m'a fait dépasser tout ça. Elle m'a libérée et permis de vivre. Simone de Beauvoir était quelqu'un d'une rare générosité, et pas seulement avec moi. Elle se montrait toujours intéressée par les autres, les écoutait, les soutenait de toutes les façons possibles, y compris financièrement, elle lisait leurs manuscrits, les présentait à des éditeurs... Elle vous permettait d'être vous-même, et c'était très stimulant.

Elle qui n'avait jamais voulu d'enfant, pourquoi vous a-t-elle adoptée?

Nous avons été intimes durant vingt-six ans, je connaissais donc très bien son œuvre. Elle a décidé de m'en confier la gestion quand elle ne serait plus là. Elle ne voulait pas que sa famille s'en occupe. Montaigne disait de Mlle de Gournay qu'elle était sa «fille d'alliance», j'aime à penser que je suis la «fille d'alliance» de Simone de Beauvoir. Lorsqu'elle est décédée en 1986, j'aurais pu m'écrouler, mais cette adoption justement m'a sauvée, en me chargeant d'une mission.

Très vite, j'ai transcrit ses correspondances, ses textes inédits. Elle a une terrible écriture, il m'est arrivé de buter longtemps sur certains mots. Mettre de l'ordre dans toutes ces archives m'a pris des années. J'ai même dû agrandir mon appartement pour leur consacrer une pièce!

De quelles publications vous êtes-vous occupée?

Ses lettres à Nelson Algren, une correspondance qui s'étend de 1947 à 1963 et est non seulement la chronique d'une passion amoureuse mais aussi celle d'une époque particulièrement riche. J'ai publié naturellement ses lettres à Sartre, puis sa correspondance croisée avec Jacques-Laurent Bost. Leur histoire d'amour, à partir de 1938, a duré quinze ans. J'ai aussi édité ses «Cahiers de jeunesse», qui constituent la matrice de ses mémoires. Dès l'âge de 18 ans, elle a eu le souci de sauver sa vie par l'écriture.

Il me semble qu'aujourd'hui elle est davantage connue pour son œuvre

Le violon a été conçu pour imiter la voix humaine

Musique

L'analyse des premiers instruments révèle des acoustiques proches de la voix, de la basse à l'alto

Les musicologues ont longtemps soupçonné les inventeurs du violon d'avoir voulu imiter la voix humaine. Une nouvelle étude en fait la démonstration avec des modèles conçus par des luthiers italiens du XVIIe au XVIIIe siècles, dont plusieurs Stradivarius.

Des chercheurs de l'Université de Taïwan ont fait jouer par un violoniste professionnel 15 violons antiques. Parmi les instruments figurent un modèle de 1570

imaginé par le père du violon, Andrea Amati, six violons de la célèbre famille des Stradivarius, du nom d'Antonio Stradivari, disciple du petit-fils d'Andrea Amati, et sept autres violons antiques fabriqués à Crémone et Brescia, les villes italiennes où est né le violon moderne.

Ils ont ensuite comparé, à l'aide d'un banal logiciel d'analyse phonétique, les notes des violons à celles de huit femmes et huit hommes chantant des voyelles anglaises. Résultat: les Stradivarius



ROBERT BAILEY

exprimaient des caractéristiques acoustiques proches des voix de ténor ou d'alto. Et les plus anciens violons se rapprochent de voix de basse ou de baryton.

«Ces propriétés pourraient expliquer la brillante caractéristique des violons Stradivari», expliquent les chercheurs dans leur étude, publiée lundi dans la revue

Les Stradivarius révèlent des caractéristiques proches de voix de ténor ou d'alto.

scientifique américaine «Proceedings of the National Academy of Sciences». «Le son idéal pour un violon à l'ère baroque était d'imiter la voix humaine», poursuivent-ils, en s'intéressant en particulier aux formants, les plages de fréquences où une voix atteint sa résonance maximale. «Nous avons montré que les violons de Crémone étaient capables de produire les mêmes caractéristiques de formants que chez les chanteurs humains.»

Ce qui explique, selon les chercheurs, que les modèles de violons conçus par Antonio Stradivari sur la fin de sa vie, entre 1700 et 1720, restent sans égal à ce jour. **ATS/C.R.**

Repéré pour vous

Téléphone arabe entre artistes

Appliquer le principe du téléphone arabe à l'art. L'idée - originale autant qu'intrigante - est au cœur du nouveau rendez-vous proposé par Visarte Vaud et vernie jeudi du côté de l'ancienne chocolaterie Perrier, à Chavannes-près-Renens. Les commissaires Prune Simon-Vermot et Denis Rouche ont demandé à dix artistes de créer une peinture, une sculpture, une installation à partir de la simple description écrite, visuelle et factuelle d'une autre œuvre, puisée dans les 85 ans que couvre le Fonds des arts plastiques de la Ville de Lau-



sanne. Chaque artiste a ensuite retransmis l'information à un autre artiste de son choix. Et ainsi de suite... Cette chaîne a navigué entre transmission orale et création subjective. Elle nourrit une exposition annoncée comme «plurielle, surprenante et expérimentale», qui réunit au final le travail de 50 artistes. **G.CO.**

Chavannes-près-Renens, rue Centrale 15
Du 25 mai au 26 juin (11 h-18 h)
Vernissage: jeu 24 à 19 h
www.visartevaud.ch

Mère adoptive
Simone de Beauvoir à Marseille en 1931-32. Reuse, assez éloignée de l'image un peu haute